

LES CASCADES DE GLACE DE VALDEZ

Valdez, petite ville d'Alaska, mérite d'être connue à deux titres. Tout d'abord, en 1964, le jour du vendredi saint, cette agglomération de quatre mille âmes, coincée entre les monts Chugach et un étroit bras de mer, fut victime du plus violent tremblement de terre jamais enregistré en Amérique du Nord. Ce séisme tua trente-trois habitants. Ensuite, Valdez fut touchée par la plus grosse, la plus catastrophique marée noire du continent : plus de trente-sept millions de litres de pétrole brut.

Le déversement de cette énorme quantité d'hydrocarbure, survenu en 1989, eut pour origines la suffisance des responsables, la cupidité de la compagnie pétrolière, l'ivrognerie du capitaine et la loi de Murphy selon laquelle le pire est toujours le plus probable. Mais si cette marée noire s'est produite à cet endroit et non pas ailleurs, cela tient à une bizarrerie du climat. Le pipe-line trans-Alaska aboutit à Valdez, et les super-tankers comme l'*Exxon Valdez* y accostent, pour la simple raison que c'est le plus septentrional des ports qui ne sont jamais pris par les glaces.

Cependant, ce qui est vrai pour les eaux ne l'est pas pour les terres environnantes. Les grosses langues

bleues des glaciers pénètrent largement sur le territoire de la commune et pendant les mois d'hiver les basses températures et l'humidité de l'air marin s'associent pour recouvrir la chaussée d'une invisible carapace de glace noire. Mais les formations glaciaires les plus impressionnantes se trouvent sur les pentes inférieures des hauts pics qui, telles des dents de requin, s'élèvent rangée après rangée au-delà de la ville.

En été, des centaines de chutes d'eau se déversent sur ces pentes escarpées. Puis, quand vient novembre, le gel les solidifie à mi-cascade et les transforme en congères de la taille d'un gratte-ciel — hauts piliers et fragiles rideaux de glace qui jettent de pâles reflets d'aigue-marine et de saphir dans la lumière subarctique.

A environ deux kilomètres et demi du centre, l'unique route qui part de la ville pénètre dans le canyon de Keystone; c'est une entaille étroite, profonde de deux cent cinquante mètres, qui traverse la chaîne de Chugach et par laquelle la rivière Lowe se précipite vers la mer. Bien que le canyon n'ait en tout et pour tout que quatre kilomètres de long, en hiver, plus de cinquante chutes d'eau glacées pendent de ses murs verticaux ou surplombants.

Voici dix ans, un agent maritime de Valdez nommé Bob Pudwill traversait en voiture le canyon, passant sous ses falaises menaçantes, lorsque soudain : « En regardant vers le haut, j'aperçus une minuscule silhouette debout sur une vire en plein milieu des Bridal Veil Falls (chutes du Voile de Mariée). » Il s'agit de l'une des plus grandes cascades du canyon, qui se transforme de novembre à mai en un immense morceau de glace. Elle ressemble à une longue broderie d'un bleu délicat aux dimensions d'une tour de cin-

quante étages. « La forme humaine sur la cascade, poursuit Pudwill, tapait simultanément des pieds et des mains contre la glace et délovait une corde qui descendait jusqu'à une autre forme minuscule apparemment collée à la glace, bras et jambes écartés. Comment faisait-elle pour rester dans cette position ? Pourquoi était-elle seule ? Mon unique hypothèse, c'était que ces deux-là devaient être payés pour faire ce qu'ils faisaient. »

En réalité, ils n'étaient pas payés et ils n'expérimentaient pas — comme le soupçonnait Pudwill à titre de seconde hypothèse — une nouvelle forme de suicide. Ces deux personnes réalisaient l'ascension de la cascade parce qu'elle était là, pour reprendre une formule célèbre. Ce que voyait Pudwill — aussi farfelu que cela puisse paraître — n'était rien d'autre que le dernier raffinement de ce vénérable sport qu'est l'alpinisme, un raffinement éminemment logique. Moins d'un an plus tard, Pudwill deviendrait lui-même un ardent grimpeur de cascades.

Quand l'alpinisme fut inventé dans les Alpes, voici deux cents ans, c'était un sport d'une simplicité remarquable : il suffisait de trouver une montagne — la plus haute possible — et d'essayer d'atteindre sa cime. Mais les alpinistes ne tardèrent pas à atteindre les plus hauts sommets et ceux qui désiraient se distinguer furent obligés de choisir des voies de plus en plus ardues sur des pics déjà escaladés. Et puis finalement, pour bon nombre de grimpeurs, dans leur recherche d'un terrain vierge et d'objectifs toujours plus difficiles à atteindre, la conquête des sommets cessa d'avoir la moindre importance. A partir du moment où l'escalade était suffisamment raide, peu importait qu'elle ait lieu sur un

pic himalayen ou dans une carrière anglaise. Ou encore sur une cascade de glace près de Valdez.

Le 25 janvier 1987, John Weiland et Bob Shelton se fixèrent comme objectif une cascade de Valdez connue sous le nom de Wowie-Zowie. Comme cette cascade plonge depuis le bord d'une falaise surplombante en une chute ininterrompue de cent vingt mètres, les deux grimpeurs, qui ne disposaient que d'une corde de quatre-vingt-dix mètres, avaient décidé d'attaquer ce gigantesque glaçon en deux étapes — en deux «longueurs», dans le vocabulaire de l'alpinisme. La première se terminerait à mi-parcours, à un endroit où l'arrière de la cascade offre un petit creux.

Shelton entama la première longueur à neuf heures du matin. Dans chaque main, il tenait un piolet (muni d'une lame de quinze centimètres fixée à un manche en fibre de verre de quarante centimètres) et aux semelles de ses chaussures d'escalade étaient fixés des crampons, également en acier, chacun comportant douze pointes de cinq centimètres dont deux dirigées vers l'avant. Par une série de mouvements des bras soigneusement étudiés, Shelton plantait dans la glace la lame de ses piolets tandis qu'il se tenait en équilibre sur les pointes avant de ses crampons enfoncés d'un centimètre dans la glace. Par ce moyen, telle une grosse araignée, il se hissait le long de la pente verticale de la Wowie-Zowie. C'est ce qu'on appelle la technique des pointes en avant, ou cramponnage frontal.

Afin d'assurer dans la mesure du possible son ascension, il faisait une pause tous les vingt ou trente mètres pour planter une broche (il s'agit d'un tube fileté, en aluminium ou en titane, comportant un anneau), y fixer un mousqueton puis passer dans celui-ci la corde attachée à son harnais.

Par ce moyen, s'il advenait qu'il perde sa prise sur la glace à cinq mètres de la broche, il pouvait espérer ne chuter que d'environ douze mètres avant que son vol plané ne soit arrêté par l'assurage (lequel consiste à délover la corde d'une manière qui permet d'être retenu par elle en cas de chute). Shelton tomberait sur les cinq mètres qui le séparent de la broche, ensuite sur cinq autres mètres, puis encore sur deux mètres, la corde s'étirant pour absorber l'arrêt de la chute. Mais comme une telle chute peut, quand on porte un instrument semblable à celui qui ôta la vie à Trotsky, causer de graves dommages à autrui, Shelton s'efforçait de respecter l'adage : celui qui est en tête ne doit pas tomber.

A trente mètres du sol, après deux heures d'efforts épuisants passés à combattre la pesanteur et la glace cassante de la Wowie-Zowie, Shelton atteignit un chevauchement de coulées de glace. Un pan de glace le surplombait comme un rideau déchiré et pourri. « Je me suis hissé aussi près du surplomb que j'ai pu, se souvient-il, et j'ai planté une broche. Puis j'ai dépassé le rebord, j'ai planté mes piolets dans la glace du pilier, j'ai crié à Johnny de regarder attentivement et j'y suis allé. Je me suis balancé au bout de mes bras, j'ai tiré très fort et j'ai commencé à monter en cramponnant. »

A son grand désappointement, il s'aperçut bientôt que la glace du pilier vertical avait la structure alvéolaire d'un gâteau de miel. Elle recelait une multitude de petites poches d'air et avait plus la consistance du polystyrène què celle de la glace. Comme il lui était impossible de redescendre par le surplomb qu'il venait de franchir, il décida de continuer avec l'espoir que la glace serait meilleure plus haut. Au lieu de cela, elle devint pire. Les bras douloureux, il frappait continuel-

lement de ses piolets, essayant de traverser la couche de mauvaise glace pour trouver en dessous quelque chose de solide où ses lames pourraient se fixer. Mais ce fut en vain. Il lui fut de plus en plus difficile de trouver une prise pour ses instruments. « Et puis, raconte-t-il, tout d'un coup, j'ai eu l'impression que tout s'effondrait et j'ai dévissé. »

Tandis qu'il fendait l'air et que, dans sa chute, la première broche s'arrachait de la glace pourrie comme un cure-dent d'un canapé, il se dit qu'il allait « faire un cratère », c'est-à-dire tomber jusqu'au sol. Il eut pourtant la chance que la broche suivante tienne fermement. Après avoir rebondi, il s'arrêta, retenu par la corde, au terme d'une chute de dix-huit mètres, ne souffrant que de contusions.

Il faut souligner que l'escalade de cascades gelées comme la Wowie-Zowie est une pratique assez récente. Tout bonnement parce que, jusqu'à la fin des années soixante, personne ne disposait des moyens d'en faire l'ascension. Bien entendu, dès l'origine, les alpinistes ont grimpé sur des parois et des goulets gelés, mais uniquement lorsque la pente n'approchait pas trop de la verticale.

Au dix-neuvième siècle, des grimpeurs équipés de chaussures ferrées escaladaient des pentes de quarante ou cinquante degrés sur les flancs du mont Blanc et des aiguilles voisines. A l'aide de lourds piolets rudimentaires, ils creusaient laborieusement de longues suites de marches et de prises. En 1908, la limite fut repoussée de quelques degrés grâce à l'invention par l'Anglais Oscar Eckenstein d'un crampon muni de dix pointes orientées vers le bas. Dans les années trente, une paire de pointes horizontales fut ajoutée aux crampons et, au milieu des années soixante, on vit paraître le piolet à

lame dentée. Ces améliorations permirent aux grimpeurs de mettre au point la technique audacieuse du cramponnage frontal. Ils furent ainsi dispensés de creuser des marches et les meilleurs d'entre eux purent franchir des goullets inclinés à soixante-dix degrés dans les Alpes françaises, les Highlands d'Ecosse et les Rocheuses d'Amérique du Nord.

Malheureusement, quand ils essayèrent de pousser les choses un peu plus loin, ils s'aperçurent que leurs instruments n'étaient pas adaptés. Selon Yvon Chouinard — un Californien d'ascendance canadienne française qui fut sans doute le meilleur grimpeur sur glace des années soixante —, sur les parois glacées inclinées à soixante-dix degrés, « même les meilleurs piolets avaient tendance à rebondir dans l'œil du grimpeur alors qu'ils étaient supposés tenir dans la glace ».

A cette époque, Chouinard, forgeron autodidacte, vivait en vendant des pitons, des mousquetons et autres attirails d'escalade conçus et fabriqués par ses soins. En 1966, déçu par les instruments qu'il avait utilisés pour faire l'ascension de l'une des grandes parois glacées du massif du Mont-Blanc, il avait décidé d'essayer d'en réaliser de meilleurs, en particulier un piolet qui permettrait d'affronter en toute sécurité la glace verticale. « Par un jour pluvieux de cet été-là, se souvient-il, je suis allé sur le glacier des Bossons, au-dessus de Chamonix, pour essayer tous les types de piolet disponibles et tenter de comprendre pourquoi ils ne donnaient pas satisfaction. »

Il s'aperçut immédiatement que tous ces piolets possédaient une lame droite fixée perpendiculairement au manche. Obéissant à une intuition, il conçut — avec l'aide d'un camarade d'escalade, Tom Frost, qui était ingénieur aéronautique — un piolet dont la pointe était

légèrement courbe, conformément à l'arc suivi par le mouvement du bras.

Cette intuition se révéla une idée de génie : équipé d'un piolet Chouinard-Frost, un grimpeur aux bras solides et au cœur résistant parvenait à faire du cramponnage frontal sur de la glace verticale, voire surplombante. A partir de 1970, on put trouver le piolet Chouinard-Frost dans tous les magasins d'alpinisme du monde, ce qui déclencha une série d'ascensions — jusque-là inconcevables — de monstrueuses parois glacées, depuis l'Alaska jusqu'au Kenya et du New Hampshire à la Norvège. Un nombre non négligeable d'entre elles étant effectuées par Chouinard lui-même.

De la fin des années cinquante jusqu'à la fin des années soixante, alors qu'il avait entre vingt et trente ans et qu'il acquérait la réputation d'un inventeur d'équipements qui sortaient de l'ordinaire, Chouinard passait la plus grande partie de l'année sur la route, transbahutant d'un lieu d'escalade à l'autre une forge à charbon portative. « Je ne faisais que grimper, raconte-t-il, et aussi vendre ce que je fabriquais dans le coffre de ma voiture. » Pendant un temps, ses revenus furent, au mieux, maigres. Et il n'était pas rare que l'état de ses finances soit tel qu'il était obligé, avec ses camarades d'escalade, de se nourrir d'écureuils et de porcs-épics. « Souvent, précise-t-il, nous investissions nos économies dans l'achat de boîtes d'aliments pour chats mises au rebut parce qu'elles étaient cabossées. Nous les obtenions pour quatre sous et les mettions de côté comme provisions pour l'été. »

Craignant que son auditeur n'en conçoive une impression défavorable, Chouinard ajoute rapidement : « C'était un produit de qualité supérieure, celui qui a une saveur de thon. Je ne suis pas le genre de personne

qui se nourrirait d'aliments pour chiens ou autre chose de cette sorte. »

Aujourd'hui, âgé de cinquante et un ans, il continue à pratiquer un alpinisme de haut niveau et fabrique toujours des instruments d'escalade qui sont considérés dans le monde entier comme les meilleurs. Mais il ne mange plus de conserves pour animaux domestiques, pas même celles de qualité supérieure destinées aux félins. L'entreprise d'équipements qu'il a créée en 1957 à l'arrière d'une Ford délabrée est devenue un groupe qui rapporte plus de 70 millions de dollars par an.

Cependant, l'essentiel de ses revenus ne provient pas des broches, des piolets et des crampons, mais d'une collection de vêtements de sport bien coupés et ingénieusement conçus qui sont commercialisés sous la marque Patagonia. Chouinard indique que, en réalité, il n'a jamais gagné d'argent avec les instruments d'escalade sur glace, et n'a jamais pensé en gagner. Pour la simple raison que cette forme d'escalade est si étrange, si dangereuse et si réfrigérante que le marché de ses équipements restera toujours extrêmement limité. Sur environ cent cinquante mille Américains qui se considèrent comme de vrais alpinistes, à peine un pour cent affrontent régulièrement des cascades de glace. « Ceux qui pratiquent l'escalade sur glace, déclare sans ambages le maître en la matière, ne sont qu'une poignée, pour la plupart des originaux déjantés. »

Beaucoup de ces « originaux déjantés » vivent à Valdez ou dans ses environs, ce qui n'a rien de surprenant. Quelques-uns d'entre eux, comme le Dr Andrew Embick — l'un des trois médecins de la ville —, étaient déjà des purs et durs de l'escalade avant de s'y installer. Ils font partie des quarante-huit habitants qui, au

moins accessoirement, sont venus dans la région à cause de ses ressources en glace. D'autres ne pratiquaient pas encore l'escalade. Ils n'imaginaient même pas qu'un sport aussi bizarre pût exister, et moins encore qu'ils le pratiqueraient un jour.

C'est une activité qui peut être un passe-temps attrayant. Lorsque John Weiland — qui l'introduisit à Valdez en 1975 — évoque ses premières expériences d'ascensionniste, il faut se remettre à l'esprit qu'il est en train de parler d'un sport et non d'un stupéfiant : « Mon père était un obsédé de l'escalade, déclare d'un air réfléchi ce charpentier de quarante et un ans. J'y ai été exposé à un âge précoce et j'en suis devenu moi aussi complètement dépendant. L'escalade était comme une drogue, c'était tout pour moi. »

En 1976, peu de temps après avoir réalisé en trois jours avec Jeff Lowe — un alpiniste du Colorado venu lui rendre visite — la première ascension de la cascade des Keystone Green Steps qui, avec ses cent quatre-vingt-dix-huit mètres, est la plus haute de la région de Valdez, Weiland se prit à considérer que sa magnifique obsession avait trop envahi sa vie. Aussi se força-t-il à abandonner l'escalade et, bien qu'en état de manque, il s'en abstint durant six ans. Mais en 1981, dans un moment de faiblesse, il dépoussiéra ses instruments et entreprit une petite escalade, juste pour se prouver à lui-même qu'il était capable de reprendre et d'arrêter quand il voulait. Et depuis, à nouveau, il n'a cessé d'escalader ici et là des cascades de glace. Néanmoins, il insiste sur un point : « Je m'y suis remis progressivement et j'ai bien pris soin de ne pas retomber dans mon ancienne folie. Je pense que maintenant je domine la situation. »

Bien entendu, la dépendance n'est pas le seul dan-

ger que doit affronter le grimpeur de cascade. Cette pratique est si manifestement dangereuse qu'elle décourage les incompetents avant qu'ils soient montés assez haut pour se tuer. Mais, quoi qu'il en soit, on peut être surpris qu'il y ait eu jusqu'à présent si peu d'accidents, dont aucun n'a été mortel. Pour Andy Embick : « L'escalade glaciaire n'est pas un sport complètement anodin, mais à Valdez, en neuf années de pratique intensive, nous n'avons connu que huit ou neuf cas de blessure, le plus sérieux étant une fracture des deux jambes. »

Le Dr Embick est âgé d'un peu plus de quarante ans. Il porte des lunettes à fines montures et arbore une barbe à la Abraham Lincoln. C'est un généraliste qui a fait ses études à Harvard. Il est musclé, maniaque, et a une si bonne opinion de l'escalade glaciaire que, dit-on, il la prescrit à ses patients en tant que médecine préventive.

« Les gens de l'Alaska, explique-t-il, ont tendance à mal supporter l'hiver. Beaucoup d'entre eux sont au chômage pendant toute la durée de la saison froide, et le manque d'activité, les jours trop courts, le mauvais temps les amènent à rester confinés chez eux. Une conséquence de cette situation, c'est que nous avons un baby-boom en octobre ; une autre conséquence, c'est que les gens sont désœuvrés, se sentent malheureux, boivent trop et battent leur conjoint ou conjointe. Le manque de luminosité est néfaste pour l'esprit ; il provoque un ou deux suicides chaque année. Tout ce qui pousse à sortir, à avoir une activité physique, constitue une bonne psychothérapie et écarte les problèmes liés à l'hiver. Or l'escalade glaciaire est l'une des rares activités que l'on peut pratiquer ici pendant cette saison. »

Le fait que seuls quelques patients se soient laissé persuader de suivre la cure très particulière du Dr Embick n'a en rien atténué la passion du bon docteur pour son passe-temps frigorifique. Cette passion s'est manifestée de plusieurs façons, la moindre n'étant pas son « livre », un opus majeur qu'il peaufine depuis neuf ans et qui, s'il est publié un jour, s'intitulera : *Glace bleue et or noir : guide des cascades de glace de Valdez, Alaska, à l'usage des grimpeurs*. Non seulement l'ouvrage fournit une description de chacune des cent soixante-quatre cascades qui ont été escaladées, mais il indique aussi le nom des premiers ascensionnistes (celui d'Embick est mentionné à cinquante reprises) et situe chaque cascade sur une échelle de difficulté qui va de I à VI.

Bien que l'escalade glaciaire se pratique sans arbitrage, sans règlement officiel et sans compétition, elle n'en est pas moins intensément compétitive. Les meilleurs grimpeurs, qui s'entraînent avec l'acharnement d'athlètes olympiques, se servent du guide manuscrit d'Embick et de quelques autres du même genre non pas tant comme d'un Baedeker mais plutôt comme d'un moyen pratique d'établir une hiérarchie. Celui qui a fait l'ascension d'une cascade classée VI dans le *Guide* a un droit de vantardise supérieur à celui dont dispose quelqu'un qui n'a escaladé qu'une V.

Les premières valent à leurs auteurs un prestige particulier. Non seulement ceux qui sont les premiers à vaincre une cascade sont immortalisés dans le *Guide*, mais ils acquièrent en plus le droit de donner à cette cascade le nom qui leur paraît approprié. Un coup d'œil sur les pages du volume révèle des dénominations aussi inventives que « les Chutes du croc mortel du tueur », « Deo Gratias », « Plus jamais ça », « les Nécro-

manciens», «Plaies et bosses», «Pas moyen», «le Passage de l'horreur», «Désespoir mineur». Nombre de ces dénominations — que la décence empêche de citer — se réfèrent à des fonctions du corps et à des pratiques sexuelles d'adolescents, ce qui reflète bien le développement psychologique inachevé du grimpeur glaciaire moyen.

En février 1983, dans le but de promouvoir l'escalade en général et celle des cascades de Valdez en particulier, Embick organisa le premier «Festival d'escalade glaciaire de Valdez», offrant aux grimpeurs du cru, dans un cadre peu contraignant, une occasion de blaguer, de boire des bières et de grimper en compagnie de gens venus d'ailleurs. Depuis, chaque mois de février, les mêmes personnes ont pris l'habitude de se retrouver là. Au cours des dernières années, le Festival a attiré des grimpeurs venus de lieux aussi éloignés que l'Autriche, la Nouvelle-Zélande, le Japon et le Kentucky.

Pour être certains que cette visite laissera un souvenir mémorable à leurs invités, les grimpeurs de Valdez aiment à les orienter vers les cascades «classiques» de la région. C'est ainsi que, en 1985, un champion local nommé Brian Teale servit de guide à Shomo Suzuki (peut-être le meilleur grimpeur glaciaire japonais) sur la Wowie-Zowie, laquelle à l'époque était tellement classique qu'elle n'avait été escaladée qu'une seule fois depuis la première ascension réalisée en 1981 par Embick et un brillant grimpeur de Fairbanks, Carl Tobin. Si Suzuki avait eu le loisir de consulter le *Guide*, il y aurait lu que la cascade était «un saisissant pilier surplombant» avec une glace «très peu consistante» et qu'elle comprenait une longue section où il était «impossible de s'arrêter ou de redescendre». Après l'ascension, quand on lui demanda ce qu'il pensait de la

Wowie-Zowie en comparaison des cascades du Japon, il paraît que Suzuki répondit sans hésiter : « Au Japon, personne n'a jamais escaladé une telle glace et quant à moi, en tout cas, je n'ai pas l'intention d'en escalader à nouveau une semblable. »

En 1987, je me suis rendu à Valdez pour le Festival et j'y ai trouvé soixante-trois autres grimpeurs — dont quarante bivouaquaient tête contre tête sur le plancher de l'appartement d'Embick. Mes hôtes, avec le même sens de l'hospitalité que celui qu'ils avaient manifesté à Suzuki, firent leur possible pour que mon séjour parmi eux demeure mémorable. Au cours de la semaine que je passai en Alaska, je fus invité à huit « classiques » locales, la plus classique de toutes étant une cascade qui répondait au nom anodin de « Voie de l'amour ».

Cette cascade, haute de cent dix mètres, avait été escaladée pour la première fois par Embick et Tobin en 1980. C'est Embick qui lui donna le nom qu'elle porte par allusion au fait qu'il allait se marier peu après. Mais depuis, personne d'autre n'en avait fait l'ascension, du moins jusqu'aux deux mois qui précédèrent mon arrivée. J'avais déjà accepté d'accompagner un jeune grimpeur intrépide de Fairbanks nommé Roman Dial dans une tentative sur cette cascade lorsque je lus dans le *Guide*, avec une inquiétude croissante, que la Voie de l'amour consistait en « un pilier surplombant en forme de chandelle, séparé de la paroi rocheuse ». Le texte précisait : « Comme c'est généralement le cas sur la glace surplombante, l'emplacement pour utiliser les instruments et les broches est, au mieux, réduit. » Puis il poursuivait en avertissant le lecteur que « la force et l'endurance » ne suffisaient pas à elles seules pour obtenir le succès. Qu'il était nécessaire de « faire du

stem, de verrouiller et de grimper en düffler sur la glace fragile», trois techniques compliquées empruntées au répertoire de l'escalade.

En principe, les grimpeurs qui se lancent dans une ascension glaciaire difficile constituent une équipe de deux. Mais conformément à l'esprit sociable du Festival, deux autres personnes se joignirent à nous : Kate Bull, une géologue de vingt-sept ans, et Brian Teale. La Voie de l'amour comporte deux grandes vires qui permettent logiquement de diviser l'ascension en trois étapes. Brian et Roman — comme la plupart des grimpeurs chevronnés — aiment prendre la tête. Ils considèrent que grimper en second ou en troisième, protégé par l'assurage, est aussi frustrant que de jouer au poker sans argent. En conséquence, ils sont peu disposés à renoncer à ce qu'on appelle « le bon bout de la corde ».

Au terme d'une longue discussion, il fut convenu que Brian prendrait la tête durant la première étape. Celle-ci se révéla d'une difficulté seulement moyenne. Il cramponna rapidement jusqu'à la vire, enfonça trois broches, s'y attacha et relaya tour à tour Kate, Roman et moi. Juste au-dessus de nous, telle une épée de Damoclès, s'élevait le passage clé de notre ascension, la deuxième étape : un pilier haut comme un immeuble de douze étages dont les sept premiers consistaient en un agglomérat, trop lourd du haut, de tiges de glace d'aspect fragile, beaucoup d'entre elles n'étant pas plus épaisses que le tronc d'un arbuste.

A ce stade, après un examen minutieux du pilier, il apparut que la question de savoir lequel des deux leaders aurait l'honneur de prendre la tête dans la deuxième étape avait beaucoup perdu de son caractère passionnel. En fait, lorsque Brian déclara contre toute attente : « Eh bien, Roman, si tu tiens absolument à

prendre la tête, je te cède la place», je crus un instant déceler quelques fêlures dans la témérité habituelle de Roman. Il est possible que son hésitation soit à mettre en relation avec un incident survenu le mois précédent. Il avait vu un camarade, Chuck Comstock, à deux doigts de dévisser sur un pilier du même genre près du mont Wrangell.

Comstock était un garçon de ferme aux cheveux roux. Originaire de l'Iowa, il n'avait jamais entendu parler de l'escalade sur glace jusqu'à ce qu'il s'engage dans les garde-côtes et soit envoyé à Valdez. Il avait pris la tête sur le pilier en question — qui constituait la pointe finale d'une cascade de quatre cent cinquante mètres — lorsque la glace sur laquelle il cramponnait se mit à faire entendre des craquements et des grondements menaçants. Lorsque ces sons eurent augmenté de volume, Comstock battit précipitamment en retraite. A peine avait-il reposé pied sur le sol et s'était-il jeté à l'écart que l'immense pilier instable s'effondra dans un bruit de tonnerre sous les yeux incrédules de Roman.

Il ne faisait aucun doute que, maintenant, la mésaventure presque fatale de son camarade était présente à son esprit. Tandis qu'il entamait la deuxième étape de la Voie de l'amour, il maniait ses instruments avec autant de circonspection qu'un joaillier qui taille une pierre d'une valeur inestimable. Au-dessus de lui, le parcours exigeait un mélange paradoxal de force et de grande délicatesse; la situation du grimpeur était constamment précaire. Sur ce pilier, la glace était si cassante et inconsistante que Roman ne perdit pas de temps à essayer d'assurer sa sécurité en posant des broches avant d'être parvenu à au moins douze mètres au-dessus de la vire relais, et quand finalement il en

plaça une, la glace se révéla tellement friable que, lorsqu'il reprit son ascension, la vibration de la corde fit sauter la broche.

Roman ne put fixer une broche solide avant d'avoir franchi vingt-quatre mètres au-dessus de la vire relais. Si ses forces l'avaient abandonné, ou s'il avait commis une erreur — si, par exemple, ses instruments avaient perdu leur prise sur la glace comme cela était arrivé à Bob Shelton sur la Wowie-Zowie —, il aurait fait une chute mortelle, selon toute probabilité. A sa place, la plupart des gens auraient été paralysés par la peur, ce qui n'aurait fait que hâter leur trépas. Mais dans son cas, le sérieux de la situation aiguisa sa concentration et effaça la fatigue de ses bras. Il atteignit sans incident la vire en haut de la deuxième étape. Néanmoins, il était épuisé, à la fois mentalement et physiquement.

Après lui, c'était à mon tour de monter. Quand les crampes de ses bras furent passées, il tendit la corde et me cria : « Tu es assuré ! », ce qui me donnait le signal pour l'escalade du pilier. Cette corde, bien installée au-dessus de moi, signifiait que je n'avais rien à craindre tant que je ne tranchais pas cette ligne de vie d'un coup de piolet ou que je ne provoquais pas l'effondrement du pilier. Aussi maniais-je mes piolets avec précaution, aussi délicatement que possible, mais même en procédant de la sorte, chaque fois que je plantais un piolet ou un crampon dans la glace, le pilier tout entier faisait entendre un puissant « chung ! » et se mettait à trembler d'une manière déconcertante, ce qui me donnait l'impression de me trouver en haut d'un arbre qu'on était en train d'abattre.

J'essayais d'éviter la glace grise, pourrie, en ne frappant avec mes piolets que les endroits offrant un aspect bleu-vert profond, qui étaient relativement fermes.

Mais même la glace verte était truffée de cavités cachées et de poches d'air, ce qui empêchait de planter solidement les instruments. Et peu importait le soin avec lequel je maniais mes piolets. Des éclats de glace — certains pesant de dix à quinze kilos — se détachaient souvent, frôlaient ma tête, tombaient avec un sifflement sourd et s'écrasaient vingt étages plus bas tandis que, figé, je les regardais.

Le diamètre lamentablement étroit du pilier m'obligeait à planter mes crampons l'un contre l'autre, comme des pattes de pigeon, dans une horrible posture qui compromettait mon équilibre. Chaque fois, par exemple, que je retirais de la glace la lame de mon piolet gauche pour la planter plus haut, toute la partie gauche de mon corps s'écartait du pilier surplombant comme la porte d'un placard qui, mal montée, refuserait de rester fermée.

A cause du surplomb, mes bras durent porter près de quatre-vingts pour cent du poids de mon corps pendant la plus grande partie des trente ou quarante minutes que dura l'ascension. L'effort physique était grosso modo comparable à celui qu'exige une demi-heure ininterrompue de tractions sur une barre fixe, avec pause en position haute, maintien sur un seul bras, tandis que l'autre frappe deux fois avec un marteau d'un kilo.

Arrivé à mi-chemin de la deuxième étape de la Voie de l'amour, l'effort faisait trembler mes bras, j'étais à bout de souffle et, malgré le froid, mes vêtements étaient trempés de sueur. Quand finalement je m'effondrai sur la vire où Roman assurait, de telles crampes paralysaient mes mains que je pus à peine défaire le mousqueton.

Kate monta après moi, puis Brian, et juste avant le

coucher du soleil nous tournâmes tous les quatre nos regards vers l'étape finale, au-dessus de nous. A notre soulagement, la pente n'était que verticale et non plus surplombante. C'était un boulevard en comparaison de ce qui précédait. Un peu plus tard, tandis que le froid incisif du soir s'installait sur Valdez, l'équipe hétéroclite que nous formions se congratula auprès du bouquet d'aulnes chétifs qui indique le sommet de la Voie de l'amour.

On ne peut nier que l'escalade glaciaire soit généralement effrayante, parfois pénible, et, dans certaines occasions, mette véritablement la vie en péril.

La plupart des non-grimpeurs ne parviennent pas à imaginer l'attrait qu'elle exerce. Mais quiconque a entendu le cri de joie de Kate Bull au moment où elle atteignit le sommet de la Voie de l'amour — et son écho renvoyé par le canyon de Keystone — le comprendra sans difficulté.